L'évasion impossible de Lena Constante – résistance et remémoration

Andreea-Maria PREDA

Academia Tehnică Militară, București
Military Technical Academy, Bucharest
Personal e-mail: andreeamaria_diaconescu@yahoo.fr

„The Impossible Escape. The Political Prison for Women in Miercurea Ciuc 1957-1961" by Lena Constante – resistance and remembrance

How to fight against the annihilation of oneself in an oppressive regime? How to survive physically and spiritually for lack of activity in an overcrowded cell? How to fill time, day after day, long years before liberation? The book of memoirs of the Romanian writer Lena Constante, The Impossible Escape (1993), comes from the experience of four years in communist political prisons (1957-1961) – after a false trial brought by the authorities of the time against a former minister. Conceived as a mental diary, this book extracts from oblivion the various modalities of making run the 17 hours of the day when she and her numerous comrades were forced to remain standing without doing anything.

Keywords: communism, prison, memory, resistance, solidarity

Presque trente ans après sa libération du pénitencier politique de Miercurea-Ciuc, ville située au nord-est de la Roumanie, l'écrivaine et artiste plasticien Lena Constante décide de faire paraître ses mémoires issus de l'expérience carcérale pour que la postérité ne laisse pas tomber dans l'oubli les horreurs infligées par les tortionnaires communistes.

Les deux volumes qui présentent l'enfer des prisons politiques suivent le destin de Lena Constante tout au long de douze ans de détention, parmi lesquels huit, « gardée au secret » et les derniers quatre (1957-1961) dans plusieurs cellules communes. Les remémorer et les fixer par écrit constitue un dernier devoir de résistance qu'elle accomplit pour les générations futures, mais aussi pour elle-même, car elle réussit enfin à se détacher de cette période-là qui l'a marquée pour le reste de sa vie.

Si dans le premier volume – *L'évasion silencieuse. Trois mille jours, seule, dans les prisons roumaines* (Paris, La Découverte, 1990) – l'artiste décrit les cinq ans d'enquête et les trois autres passées dans une solitude complète, le volume *L'évasion impossible. Le pénitencier politique pour femmes de Miercurea-Ciuc, 1957-1961* (Bucarest, Editura Fundației Culturale Române, 1993) est consacré à l'évocation de la vie pénitentiaire et de la personnalité de certaines collègues de cellule, mais aussi à l'esquisse du portrait des officiers et des gardiens de la prison. La mise en opposition de ces catégories révèle – d'un côté – la solidarité qui aide les femmes à survivre, même si elles se trouvent à la merci des sentinelles et – d'autre côté, pour beaucoup d'entre eux – la perte de l'humanité, soit à cause de la peur et de la haine envers l'ancien statut des prisonnières, soit à cause de leur structure psychologique.

Comment le parti communiste est-il parvenu à instaurer ce régime de peur qui produit la réduction de l'être humain à un état larvaire et, donc, l'anéantissement de sa personnalité ou la transformation d'un homme dans un bourreau ?

Le propos de cet article est de faire connaître le contexte historique qui a déclenché les condamnations politiques, la vie cellulaire quotidienne, les moyens

et les diverses manifestations de résistance jusqu'à la libération de Lena Constante en juillet 1961.

Entre 1918 – date de création de la Grande Roumanie après qu'on a réussi à unifier toutes les régions habitées majoritairement par des Roumains – et le 30 décembre 1947, lorsque le roi Michel Ier a été obligé de renoncer au trône, le pays parcourt le court chemin de l'ascension à la décadence et à la chute de la démocratie et de l'essor économique, politique et culturel en faveur de l'instauration rapide et douloureuse de la dictature communiste qui durera jusqu'en 1989.

Il semblerait bizarre à quelqu'un sans lien direct avec les mouvements de l'histoire entre les deux guerres et après-guerre dans les pays de l'Europe de Sud-Est comment un parti qui, entre 1921 et 1948, ne comptait que 1000 membres environ, illégal entre les guerres, a pu s'emparer du pouvoir de telle manière à devenir parti unique, avec plus de trois millions d'adeptes en 1989. Mais, dans le cas du Parti Communiste Roumain, l'intégration dans le Komintern russe fait plus efficace le réseau clandestin dont les dirigeants seront uniquement des étrangers à partir de 1931. La détérioration de la situation économique et les troubles politiques internes corroborés aux tourments mondiaux maintiennent le parti sur la scène politique du pays, même si encore de façon insignifiante. A la suite du Coup d'Etat du 23 août 1944 par lequel on a renversé le maréchal Ion Antonescu érigé en dirigeant du pays, le roi Michel Ier a ordonné un cessez-le-feu contre l'Armée Rouge et a fait retourner les armes contre l'Allemagne nazie. C'était le début de la fin de la monarchie en Roumanie. En effet, « entre 1944 et 1947, environ un million de militaires soviétiques occupèrent le sol roumain, alors que le régime communiste s'installait à la tête du pays ».[1] Quoiqu'il ne soit pas parmi les pays vaincus, mais parmi ses alliés, l'URSS considère la Roumanie comme territoire d'occupation et les troupes soviétiques y séjournent jusqu'en 1958. Cette période est définitoire pour la transfiguration du pays : la démocratie est remplacée brutalement par un régime totalitaire d'inspiration marxiste-léniniste instauré par la terreur. L'installation en 1945 du gouvernement pro-communiste de Petru Groza, l'interdiction de la liberté à la presse, l'asservissement de la justice au politique, le trucage des élections du 19 novembre 1946 se déroulent « sous les apparences du jeu démocratique »[3], mais le véritable visage de la dictature qui s'instaurera se montre après l'abdication du roi à la fin de 1947. La décennie noire 1950-1960 achève la transformation du pays dans une entité obéissant servilement aux ordres des Soviétiques. Cela se produit par la suppression progressive des élites et par la création des organes répressifs efficaces tels la *Securitate* (la Milice nationale).

Bien que, perçu de l'extérieur, le Parti Communiste paraît solide et unitaire, en réalité il y avait trois factions qui luttaient pour la prise du pouvoir. À la longue, deux d'entre elles se sont alliées pour annihiler celle dirigée par Lucrețiu Pătrășcanu, le premier ministre communiste de la Justice (1944-1948). Avocat et communiste d'ancienne date, « perçu par malchance par Gheorghiu-Dej comme un possible fort concurrent à la direction du parti »[4], Pătrășcanu était accusé de trois péchés capitaux dans la vision des factions rivales : formation intellectuelle de longue date, idéalisme et appartenance à la bourgeoisie ; c'est pourquoi il devait être éliminé. Cela est mis en œuvre le 28 avril 1948 quand on a arrêté le réformateur Pătrășcanu dont les actions ont rendu mécontents ses supérieurs de Moscou et jaloux le rival Gheorghe Gheorghiu-Dej : « après avoir réformé la justice, transformée en un implacable outil de la lutte de classes, après avoir élaboré les justifications juridiques de la répression, il tomba lui-même dans le piège qu'il avait tendu ».[5]

Comment procéder pour assurer une apparence de réalité au simulacre de procès à la suite duquel l'ancien ministre aurait dû être exécuté ? On avait donc besoin de plusieurs faux aveux pour soutenir les accusations d'« ennemi du peuple » et « traître au Parti ». Ceux qui sont tombés victimes des machinations politiques ont été ses proches, parmi lesquels l'ethnomusicologue Harry Brauner (le frère du peintre surréaliste Victor Brauner et, en même temps, le futur époux de Lena Constante), Herbert/Belu Zilber et Lena Constante, bien sûr. A la suite de longues enquêtes où l'on faisait recours aux tortures psychiques et physiques destinées à la déstabilisation de l'enquêté, Belu Zilber a accepté de signer plusieurs déclarations fabriquées par lesquelles on a condamné à mort et on a fait exécuter Pătrășcanu le 17 avril 1954.

Même si elle a été mise en examen pendant cinq ans, durant lesquels on l'a gardée au secret dans diverses maisons et prisons, Lena Constante a eu la force psychique de résister et de ne pas témoigner contre l'époux d'Elena Pătrășcanu – architecte et scénographe – la collègue avec qui elle a fondé le premier théâtre de marionnettes, le futur Țăndărică de Bucarest. Néanmoins, l'histoire officielle de l'époque n'enregistre pas leur contribution à la création de cette institution, ce qui confirme l'avis de l'artiste conformément auquel l'histoire peut devenir sujet de mystification, peut être falsifiée.

En saisissant les mécanismes qui agissent dans la construction d'un procès issu de rien, l'artiste décide de conserver sa dignité et de vaincre le système par la force de l'esprit : « Cette enquête avait donc un seul but. Monter, pièce par pièce, un complot inexistant. D'après un scénario auquel avait collaboré, je l'ai appris plus tard, le numéro trois, H. Silber. Rendre ce complot crédible, par une accumulation de faux témoignages. Les enchevêtrer. Leur donner une illusoire réalité. Par des aveux successifs arrachés aux inculpés contre eux-mêmes. À chaque inculpé contre les autres ».[6] Ce qu'elle découvre par intuition sera confirmé par

la lecture des mémoires posthumes de Belu Zilber : « Il a inventé un scénario, vaguement vraisemblable, sur les activités *criminelles* de son ami *proche*. Dans ce roman noir, il nous a attribué le rôle d'espions à moi et à Harry Brauner. […] Après avoir lu son livre, j'ai compris, enfin, l'obstination des enquêteurs et le but des tortures. Ils voulaient nous pousser à accepter les rôles d'espions qu'on nous a attribués dans le scénario » (*L'évasion impossible*, désormais abréviée *EI*).

Pour que les arrêtés signent les faux aveux sans aucune opposition, on a transformé plusieurs prisons civiles dans de véritables centres de rééducation, entre lesquels le plus cruel a été celui de Piteşti, mais il faut remarquer aussi les prisons politiques d'Aiud, Sighetu Marmaţiei ou Gherla. Les prisons pour femmes étaient séparées de celles des hommes et avaient soit un régime semi-ouvert (comme celle de Mislea, où les femmes pouvaient travailler contre une rétribution misérable), soit fermé (Dumbrăveni ou Miercurea-Ciuc). Lena Constante est condamnée définitivement en 1954 à douze ans de détention, dont elle avait déjà expié cinq, vu qu'elle a été arrêtée pendant l'enquête. Comme pour les communistes la notion d'*innocence* n'existait pas, elle ne bénéficie jamais de présomption d'innocence, elle est perçue dès le début comme coupable. Il lui reste à passer encore huit dans deux prisons dures : la réclusion totale pendant trois ans au début à Dumbrăveni, puis à Miercurea-Ciuc, où elle expie les derniers quatre ans. Cette période constitue le sujet du volume *L'évasion impossible*.

A l'annonce de son transfert dans une cellule commune, Lena Constante se rend compte soudain qu'elle a peur : peur de contact humain, peur de renoncer à sa vie carcérale bien réglée, à sa liberté mentale obtenue au prix de tant de sacrifices physiques, peur de ne plus pouvoir s'évader spirituellement et se perdre elle-même à travers la création mentale. Une fois le choque, la panique dépassée, elle raconte plus ou moins en détail la vie carcérale commune à travers les cinq « chambres » où elle passe les années 1957-1961.

La manière de décrire le souvenir de chaque cellule varie en fonction du temps qu'elle y passe, du nombre, de l'âge et de la personnalité des camarades de souffrance et de l'atmosphère et des connexions y créées. L'évocation de ces espaces dépend aussi de l'impression dans la mémoire de l'écrivaine. Il est naturel qu'elle se rappelle les six mois de la première cellule où elle apprend de nouveau à vivre en commun. Il est aussi bien évident que les deux années passées dans la dernière cellule se soient bien fixées dans l'esprit de Lena Constante. Mais elle présente bon gré mal gré la brève période où elle a séjourné dans une chambre destinée aux prisonnières vieilles, plutôt égoïstes, déshumanisées, indifférentes au malheur et même à la mort d'une camarade. Elle constate avec amertume que l'impuissance physique est en parfaite correspondance avec la sclérose spirituelle. En réalité, si les souvenirs de la première chambre sont si vifs, pour les autres, tout semble se brouiller à cause de la répétition des situations. Ce qui la fait retenir, par exemple, la deuxième cellule c'est l'agglomération progressive : à un moment donné plus de cent détenues partagent le même espace. Dans ce cas, à cause du bavardage presque continu, même si en utilisant un ton assez bas, rend impossible l'évasion mentale dans le rêve ou le souvenir.

La chose qui sert à renforcer le souvenir de la première cellule est la solidarité qui a caractérisé les quinze détenues. Toutes ont lutté en bloc contre la paresse mentale qui les menaçait faute d'avoir de travail à faire. Elles arrivent à se connaître les unes les autres et des relations plus ou moins solides (on dirait des amitiés) se créent. D'ailleurs, l'écrivaine avoue à un moment donné que le partage de la même destinée rapproche sincèrement : « Jamais en liberté je n'ai connu d'amitié si franche! » (*EI* 80) Cette chose s'avère impossible dans la cellule no. 2, surpeuplée, où apparaissent, bien évidemment, de petits groupes aux intérêts et statuts différents. Dans la dernière cellule, destinée à héberger les prisonnières accusées de haute trahison, Lena a l'occasion de retrouver quelques-unes de ses anciennes camarades de la première détention commune.

Conformément aux aveux de Lena Constante, la vie cellulaire dont elle se souvient avec tant de précision après y avoir survécu n'est pas une véritable vie, mais plutôt un état végétatif marqué d'ennui, de manque d'activité, de faim, de l'absence douloureusement ressentie de la famille, de somnolence physique et intellectuelle.

À part les conditions inhumaines de détention (froid, faim permanente, manque d'hygiène), ce qui est définitoire pour la vie dans toutes les prisons politiques fermées pour femmes c'est l'absence torturante de préoccupation. Tout leur était défendu : rire, pleurer, chanter, bavarder à haute voix, se suicider, s'asseoir sur ou se reposer quelques minutes dans le lit misérable au cours des 17 heures de la journée, fumer, regarder par la fenêtre et même se suicider. Chaque déviation observée leur coûtait une grosse punition : rester dans le cachot pour sept jours en jeûne complet excepté les deux jours de régime alimentaire carcéral normal. Faute de travail physique ou intellectuel, toutes les femmes ont le sentiment que le temps s'est bloqué, qu'elles-mêmes séjournent dans l'enfer, en dehors du calendrier, qu'elles sont enterrées, quoique respirant encore.

Alors, il faut se donner l'illusion de l'activité pour faire passer plus vite les journées vides : du bavardage, à la narration de sa vie, de ses lectures, des films, des voyages jusqu'aux leçons de français, d'anglais, de gymnastique ou de cuisine et les sessions de communication par la poste secrète de la prison, voilà un tas d'activités par lesquelles on transforme la vie larvaire dans une existence plus créative, parsemée des dangers. Pourquoi risquer les punitions les plus variées et dures ? Pour

prouver à elles-mêmes qu'elles sont encore dignes d'être appelées des « êtres humains ». En effet, excepté les deux heures quotidiennes destinées aux pauvres repas (à la limite de la survie), aux « programmes » (aller aux toilettes situées dans la cour de la prison), au nettoyage de la chambre et au lavage du linge, les femmes sont obligées par leur nature d'inventer des activités pour vaincre la lenteur du temps et pour survivre.

Malgré le faible niveau intellectuel de la plupart des prisonnières, le bavardage s'avère la solution la plus efficace pour lutter contre la paralysie mentale. Après s'être accoutumée à ce nouveau milieu, Lena Constante se rend compte qu'écouter avec attention et sans juger ses camarades raconter l'histoire de leur vie apporte du soulagement tant à l'actrice qu'à la spectatrice. Cela représente un moyen d'évasion mentale provisoire de l'enfer de la cellule commune où l'on n'a ni même plus le privilège de rêver les yeux ouverts, de se retirer en soi-même pour quelques minutes. Voilà les dangers de la cohabitation qui font Lena penser que « l'enfer de la solitude » a été remplacé par « le purgatoire de la promiscuité » (*EI*, 120). Dans ce contexte, apprendre l'histoire de la vie et de la condamnation de ses collègues, leur poser des questions sur la famille, le village, les coutumes et les croyances créent des liens plus forts et assurent au fur et à mesure la cohésion du groupe et le désir de risquer et de se protéger les unes les autres pour conserver les relations établies dans la chambre, mais aussi avec d'autres chambres.

Habituée à se raconter mentalement des histoires réelles ou fictives durant sa réclusion en solitude, Lena Constante se charge de devenir la narratrice de la cellule dans le but initial d'apaiser les bavardages avant se rendre au sommeil vite punis par les gardiens. En utilisant des mots simples, faciles à comprendre par tout le monde, Lena Constante met du baume au cœur de ses camarades et s'évade en les aidant à s'évader elles aussi de l'espace étouffant de la cellule. Elles se sauvent donc réciproquement de la mort spirituelle

Si, au début, elle raconte sa jeunesse, ses aventures sociologiques dans les villages roumains (entre les guerres, elle a fait partie de l'équipe des monographes de Dimitrie Gusti, le fondateur de Musée du Village), elle apaise la soif de plus en plus croissante de fiction de ses collègues en inventant des contes de fées et des romans sentimentaux où tout finit toujours en *happy end*, des feuilletons avec beaucoup de détails qui suscitent la douce attente impatiente de la narration de lendemain. Elle se transforme par la suite dans une sorte de Schéhérazade de l'enfer, mais qui doit résister aux attaques du froid, de la faim et de la perfidie des autorités communistes beaucoup plus que *Mille et Une Nuits*.

Elle a moins fréquemment l'occasion de changer de rôle, car les deux autres narratrices douées qu'elle rencontre dans l'une des cellules évitent de parler longuement surtout lorsqu'elles avaient la sensation de mourir de faim.

Parmi les activités que les détenues déploient sont les leçons de français et d'anglais. Même s'il était strictement défendu d'écrire, Lena Constante trouve l'instrument avec lequel elle fixe les règles de grammaire française pour ses jeunes apprenties, la comtesse Böji et l'institutrice Nuți. Lena explique les règles en les gravant délicatement sur les petits carrés de savon reçus chaque semaine, tandis que ses élèves répétaient et rédigeaient les devoirs de la même façon.

Les leçons de cuisine ont moins de succès, vu que les images évoquées par les professeurs ne faisaient qu'augmenter la sensation de faim des auditrices. D'ailleurs, les rêves alimentaires provoqués surtout à cause de l'absence du sucre étaient fréquents avant qu'on ne prenne la décision d'attribuer un petit bout de marmelade à chaque prisonnière.

Les quelques exercices de sport que l'écrivaine institue dans la chambre pour s'assurer une bonne circulation du sang attirent des adeptes, mais aussi des spectatrices enthousiastes. A cause du bruit des encouragements, les gardiens leur interdisent cette activité, mais après avoir consulté le règlement intérieur, ils doivent accepter le déroulement de ces sessions d'entraînement physiques, faute de n'avoir été précisé nulle part une interdiction pareille.Pourtant, l'activité qui les fait réellement vibrer c'est la poste clandestine soit à l'aide de l'alphabet Morse, soit par la transmission de petits bouts de papier cachés dans les lieux publics de la prison. La création de ces messages de solidarité et de soutien aux collègues d'autres cellules représentent une forte raison de se réjouir: les émotions qui accompagnent l'affrontement du danger d'être surprise en flagrant délit, le plaisir de l'attente et la joie de la réussite rendent les journées plus sereines, plus faciles à supporter.

Un mot maintenant sur les protagonistes de ces activités si insignifiantes pour une personne en liberté, mais si audacieuses pour ces femmes qui essaient de conserver en entier leur dignité, unique façon de résister à l'abrutissement du système répressif. Quand elle entre dans la première cellule, Lena Constante est déçue de la faible qualité intellectuelle de ses camarades. Mais en même temps, elle est éblouie de voir pêle-mêle des prisonnières de tous les âges (des adolescentes jusqu'aux vieilles décrépites), de tous les statuts sociaux (aristocrates ou « dames », bourgeoises, paysannes – la plupart), d'orientation politique différente ou sans aucun lien au politique, éduquées ou analphabètes, Roumaines, Hongroises, Allemandes. Toutes avaient à expier de longues années de prison en étant accusées d'espionnage, de complicité, de non-dénonciation ou d'avoir fui la loi. Mais, comme d'habitude, les choses doivent être nuancées. En les écoutant peu à peu l'histoire de vie, ce qui éblouie davantage Lena Constante c'est de découvrir les causes réelles pour lesquelles la plupart de ses camarades doivent subir des peines si dures et souvent injustes: abriter ou nourrir

quelqu'un cherché par les autorités, aider un collègue en rédigeant des manifestes anti-communistes, sans avoir connu exactement la nature de son travail, aider un proche (époux, enfants, parents) à se cacher de la colère des communistes. Mais le plus stupide est de constater qu'une bergère (Cati), après avoir été violée par un faux moine, a été accusé de ne pas l'avoir dénoncé et donc emprisonnée, dans la même cellule que la vraie amante (Vlădescu) de cet infracteur-là.

Il y a quelques figures représentatives parmi les détenues, de qui Lena se sent plus liée du point de vue affectif, même si elle ne se donne jamais la permission de se manifester avec familiarité. Collègue dans plusieurs cellules avec elle, l'écrivaine admire Dede, la coordinatrice de la première chambre qui se comporte toujours correctement, bien que réservée, ne laissant jamais les femmes fouiller dans son âme pleine d'amertume à cause de l'absence de ses fils et de son mari. Les détenues les plus jeunes, la comtesse Böji et l'institutrice Nuți qui avaient moins de vingt ans, condamnées à 10 ans de prison, provoque la pitié à cause de leur jeunesse, de leur vie détruite, mais elles poussent involontairement Lena à souhaiter les protéger. A la longue, grâce à son courage et à sa persévérance, Nuți devient un appui important de Lena dans la transmission de la poste clandestine, en passant plusieurs fois les sept jours de cachot en pleine dignité.

Comme dans la société libre, toutes les femmes ne sont pas complètement innocentes ou solidaires, bien élevées ou désirant le mieux à ses proches. Dans la première chambre, il y avait aussi des femmes de mauvais caractère, parmi lesquelles la pire était Vlădescu, celle qui avait commis en effet des délits graves, de droit commun, non politiques. En outre, son désir de se venger contre les camarades à l'avoir touchée fait Vlădescu mettre en pratique des rituels sorciers à la suite desquels on l'hospitalise sans qu'elle change de mentalités. A part elle, il y avait parmi des détenues des femmes qui espionnaient les camarades pour obtenir divers petits avantages. On s'en méfiait, mais il faut y mentionner Dorina, dont la réputation était d'informatrice, mais qui accepte de collaborer à la transmission de la poste clandestine, joyeuse de démontrer qu'elle était digne de la confiance de Lena.

D'un certain point de vue, des prisonnières telles Vlădescu ne sont pas trop loin des gardiens dont le comportement varie en fonction de la peur suscitée par leurs supérieurs ou de la haine envers l'ancien statut social des détenues. Aux pôles se trouvent celle surnommée « La Mégère » - qui est même capable de voler les petits bouts de lard de la soupe des prisonnières – et « La Petite » qui manifeste de la miséricorde envers ces pauvres femmes, quoique obligée de le faire en cachette.

Pour conclure, si dans la prison Lena Constante doit résister aux privations physiques de toute sorte, en liberté elle doit affronter le temps qui s'écoule inexorablement et à l'épreuve duquel il faut qu'elle résiste jusqu'à l'impression par écrit de ses souvenirs après trente ans. Par ce geste, elle accomplit le dernier devoir pour la mémoire de ses camarades et d'elle-même : sauver de l'oubli la souffrance des détenues politiques accusées d'avoir eu, fondamentalement, un comportement d'être humain envers leurs semblables.

Notes

1. Romulus Rusan, *Addendum au « Livre Noir du Communisme »/ Addendum to the « Black Book of Communism »,* article en ligne sur le site http://www.memorialsighet.ro/addendum-au-livre-noire-du-communism/, consulté le 30 mai 2018.
2. *Ibidem*.
3. Ioan-Aurel Pop, Ioan Bolovan (coord.), *Marea istorie ilustrată a României și a Republicii Moldova/ The great illustrated history of Romania and the Republic of Moldova,* București, Litera, 2018, p. 638.
4. Romulus Rusan*, op.cit*.
5. Lena Constante, *L'évasion silencieuse. Trois mille jours, seule, dans les prisons roumaines/ The Silent Escape*, Paris, La Découverte, 1990, p. 44.
6. Lena Constante, *Evadarea imposibilă. Penitenciarul politic de femei Miercurea Ciuc 1957-1961/ The Impossible Escape. The Political Prison for Women in Miercurea Ciuc 1957-1961*, București, Humanitas, 2013, p. 38. La traduction des textes du roumain en français m'appartient, étant donné que le livre n'a jamais été traduit en français.

Bibliography :

Constante, Lena. *Evadarea imposibilă. Penitenciarul politic de femei Miercurea Ciuc 1957-1961/ The Impossible Escape. The Political Prison for Women in Miercurea Ciuc 1957-1961*. București, Humanitas, 2013.

Constante, Lena. *L'évasion silencieuse. Trois mille jours, seule, dans les prisons roumaines/ The Silent Escape*. Paris, La Découverte, 1990.

Muraru, Andrei. *Dicționarul penitenciarelor din România comunistă: 1945-1967/ Dictionary of Penitentiaries in Communist Romania: 1945-1967*. Institutul de Investigare a Crimelor Comunismului în România, Polirom, 2008.

Pop, Ioan-Aurel, Bolovan, Ioan (coord.). *Marea istorie ilustrată a României și a Republicii Moldova/ The great illustrated history of Romania and the Republic of Moldova.* București, Litera, 2018.

Rusan, Romulus. *Répression et terreur dans la Roumanie communiste*. In *Communisme*, no. 91-92, 2007, p. 31-40.

Rusan, Romulus. "Addendum au *Livre Noir du Communisme*"/ "Addendum to the *Black Book of Communism*", article en ligne sur le site http://www.memorialsighet.ro/addendum-au-livre-noire-du-communism/, consulté le 30 mai 2018.